

1819 | 2019 Bicentenaire de la naissance du peintre



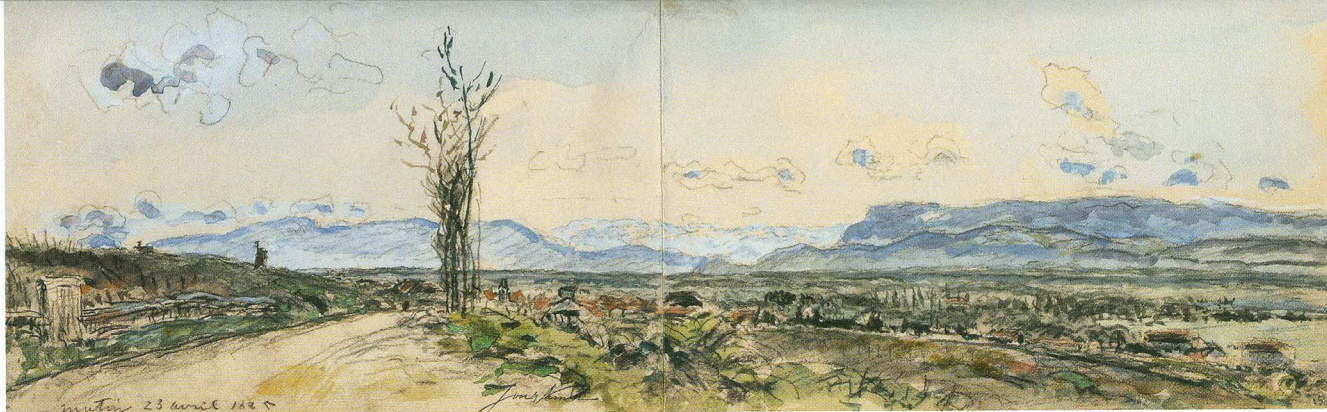
Johan Barthold Jongkind

En Dauphiné



MUSÉE HÉBERT
LA TRONCHE

isère
LE DÉPARTEMENT



(En couverture)

Virieu-sur-Bourbre (La place du Trève) | 1884

Crayon et aquarelle sur papier
Mairie de Virieu

La chaîne de Belledonne | 1885

Crayon, pierre noire, aquarelle
réhaussée à la gouache sur papier
Collection particulière

En Dauphiné. Accompagnant Joséphine Fesser, Jongkind fait des séjours de plus en plus longs en Isère à partir de 1873, d'abord à Pupetières (commune de Châbons) où Jules, cuisinier au château, a repris le travail de son père, puis à La Côte-Saint-André à partir de 1878. Le fils de Joséphine, devenu photographe professionnel, y a acheté aux enchères une vaste maison, la villa Beauséjour, où il installe un atelier. Là, Jongkind se consacre désormais presque exclusivement à l'aquarelle, qu'il pratique le plus souvent pour elle-même sans se préoccuper d'exposition ni de vente, effectuant de moins en moins d'allers-retours entre l'Isère et son atelier parisien. Dans la lumière du Dauphiné et de la Provence, où il fait parfois des incursions, Jongkind avive sa palette. L'âge venant, il ne parcourt plus que les collines de la Bièvre, dominées au loin par la chaîne des Alpes. Observant la vie paisible de la plaine iséroise et le travail des paysans, il note ses impressions sur le papier avec une grande liberté d'expression, ne retenant que l'essentiel.

« Plus on regarde ses aquarelles, plus on se demande comment cela est fait ! C'est fait avec rien, et pourtant la fluidité et la densité des nuages y sont traduites avec une précision inimaginable. »

Eugène Boudin, *L'art*, 1887

La fraîcheur et la spontanéité, inédites alors, et les audaces chromatiques de ces aquarelles ou dessins au crayon expliquent en partie l'engouement des amateurs lassés de la perfection académique, ainsi que son influence sur les peintres impressionnistes qui reconnaîtront ce qu'ils lui doivent.

Affaibli par l'alcool et les troubles mentaux, devenu paranoïaque, il est interné à l'asile de Saint-Robert, à Saint-Égrève, proche de Grenoble, où il meurt peu après, le 9 février 1891. Il est inhumé à La Côte-Saint-André (où il sera rejoint par sa compagne moins d'un an plus tard), au milieu des paysages verdoyants qui lui avaient apporté les rares moments de sérénité des dernières années de son existence.

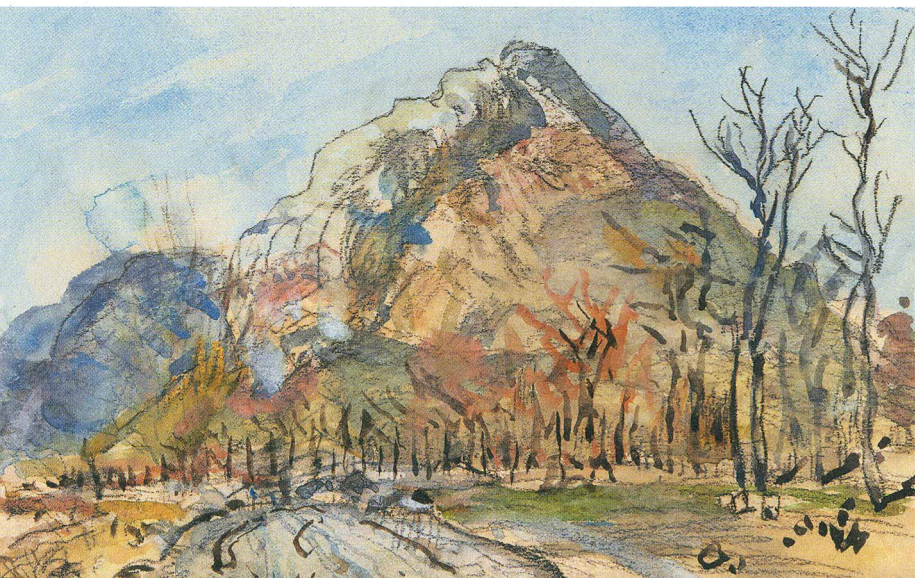
Le XIX^e siècle est l'âge d'or de l'aquarelle : le matériel est transportable, les artistes sont épris de liberté et de spontanéité. C'est une méthode souple qui permet de tout peindre.

Les œuvres à l'aquarelle et à la gouache ont un caractère intime. Non seulement elles restituent la vision du peintre, qui note sur le champ ses premières impressions, mais elles révèlent en outre le cheminement de sa pensée : la trace préalable au crayon et toutes les étapes intermédiaires restent visibles sous les couches légères et transparentes ; aussi cette technique ne pardonne-t-elle pas l'erreur.

De telles œuvres possèdent donc un caractère très personnel car la fluidité des couleurs impose des décisions rapides, une main sûre et un style original.

La Montagne | 1880
(Le Néron, massif de la Chartreuse, vu de Grenoble)

Crayon, aquarelle avec rehauts de pierre noire sur papier
Collection particulière



Villa Beauséjour | 26 oct 1879

Crayon, pierre noire et aquarelle rehaussée
à la gouache sur papier
Collection particulière

L'atelier de la Côte-Saint-André

Jongkind n'a pas vraiment eu d'élèves, et Joséphine est l'une des rares à avoir suivi ses conseils pendant près de trente ans ; elle s'affichait d'ailleurs comme son élève lorsqu'elle présentait ses œuvres au Salon. Après Jean-Louis Gervat, Jean Celle, jeune directeur de l'école laïque de La Côte-Saint-André, aura la chance de venir peindre quelque temps aux côtés du Hollandais dans l'atelier de la villa Beauséjour, réalisant en 1895 une aquarelle qui nous permet de mieux connaître ce lieu : une pièce étroite installée au premier étage d'une maisonnette mitoyenne de la villa. Orientée au sud, la verrière donne sur la plaine de Bièvre dominée au loin par la Chartreuse et les Alpes, le plateau des Chambarans et le Vercors ; un panorama grandiose que l'on retrouve dans les dernières aquarelles du peintre.

Le Saint-Eynard (vu de l'Île Verte) | 1875

Aquarelle sur papier. *Fondation Glénat*



**Vachère avec sa vache
dans la plaine de la Bièvre | vers 1883**

Crayon et aquarelle sur papier

Collection particulière

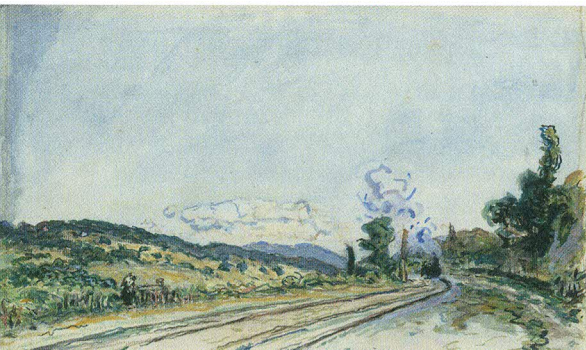
Les villageois ont l'habitude de croiser dans la campagne cet infatigable marcheur, souvent accompagné d'une chèvre ou d'un mouton en laisse, qui s'arrête volontiers pour discuter avec eux et s'intéresse à leurs travaux. Il croque les paysans qui posent fièrement devant leur charrette attelée, dessine les bœufs et les chevaux, détaille leurs outils.

Jongkind est issu d'une famille de navigateurs. Il a grandi dans des ports et a observé longuement les ouvriers à leur ouvrage. Ses aquarelles sont animées par les activités quotidiennes des habitants avec un réalisme, aux accents naïfs, encore peu courant à l'époque.

La voie ferrée à Blandin | 1877

Aquarelle sur papier

Fondation Glénat



Lors de ses séjours en Dauphiné, Jongkind se rend parfois à Grenoble, visitant le musée de peinture ou peignant des vues de la ville ; celles-ci sont souvent réalisées depuis les quais de l'Isère. Exceptionnellement, ici, il tourne le dos à la cité, optant pour une vue prise de l'Île Verte et en amont de l'Isère, mettant ainsi en valeur la large boucle du fleuve et la masse du Saint-Eynard qui s'impose au centre de la composition. Sur la rive opposée, au pied du mont Rachais, les toits rouges de quelques maisons du village de La Tronche apportent des taches de couleur.

Le ciel chargé de nuages nous révèle la technique du peintre : les nuages sont d'abord esquissés d'un trait de crayon rapide, puis Jongkind les complète en utilisant un lavis bleu d'aquarelle laissant apparaître en partie le blanc du papier, qui prend alors sa valeur de couleur (la réserve).

Boîte d'aquarelle du peintre

Boîte et couvercle dépliant en palette
Métal, pains de pigment Merlin, Paris
Godet en porcelaine blanche

Collection particulière

En 1766, l'Anglais William Reeves commercialise des tablettes d'aquarelle (pigments liés par de la gomme arabique). L'ajout d'un peu de miel leur permet d'être à la fois dures et solides mais surtout utilisables par simple frottement d'un pinceau humide. Juxtaposées dans un coffret transportable, ces tablettes permettent aux artistes de noter facilement sur la feuille les teintes précises qu'ils observent sur le motif.

Ces pochades en touches légères, qui sèchent rapidement, constituent une sorte de sténographie colorée, alors qu'auparavant les peintres devaient inscrire le nom des couleurs sur leurs études. Grâce à cette boîte, ils découvrent de nouvelles manières de travailler.

Carnets de dessin

Les papiers pour aquarelle se développent dans les années 1780. L'Anglais James Watmann met au point des papiers faits main, dits « à la cuve », fortement encollés et parfaitement adaptés à cette technique. Bientôt, la gamme comporte trois sortes de grain : lisse, moyen et fort. Les feuilles sont reliées en carnets de différentes tailles, du plus petit, que l'on glisse dans la poche, au plus grand, le plus souvent en format paysage. Leur couverture épaisse fait office de tablette. Pour faciliter encore le travail, les feuilles sont parfois collées sur les côtés afin qu'elles restent tendues lors de l'application humide.



L'exposition est organisée grâce aux prêts du musée des Beaux-Arts d'Angers ; du musée Eugène Boudin, Honfleur ; du musée d'art moderne André Malraux, Le Havre ; du musée de Grenoble ; du musée des Beaux-Arts de Lyon ; du musée des Beaux-Arts de Reims ; du musée des Beaux-Arts de la ville de Paris / Le Petit Palais ; du musée Faure, Aix-les-Bains ; du Musée Paul Dini, Villefranche-sur-Saône ; de la fondation Glénat ; de la mairie de La Côte-Saint-André ; de la mairie de Virieu ; du musée d'art et d'histoire d'Albertville ; du musée Dauphinois ; sans oublier l'association Dans les pas de Jongkind en Dauphiné, ainsi que le Comité J.-B. Jongkind (1819-1891). Paris et La Haye, et de nombreuses collections privées.

Textes : Laurence Nesme

Stagiaire : Melodie Carbonara

Photographies : Gilles Galoyer,

J.L. Lacroix, Denis Vinçon

Le musée Hébert appartient au réseau des onze musées départementaux. C'est un service culturel du Département de l'Isère.

